



Edito

Li-bé-ra-tion !

En détachant chaque syllabe de ce mot, il peut être scandé par un peuple qui retrouve sa liberté tout comme par celui qui revendique le droit d'être délivré de la dictature qui l'opprime. Il est aujourd'hui le cri d'une énorme majorité des habitants de notre planète, tant les rares démocraties encore debout sont factices ou menacées par un bruit de bottes qu'on pensait oublié.

Le 21 novembre 1944, notre village ainsi qu'une partie de la région mulhousienne ont été libérés de l'annexion nazie et de son terrible régime. Deux mois plus tard, la « poche de Colmar » dont faisait notamment partie notre voisine Lutterbach était à son tour progressivement libérée.

La population d'Alsace et de Moselle a souffert plus que celle des autres régions de France : redevenue allemande, elle a été mise au pas, évacuée, embrigadée, déportée, puis elle a vu ses fils et filles incorporé(e)s de force au mépris du droit international et dans l'indifférence du gouvernement de Vichy.

Une fois libérée, elle a continué de subir un soupçon ou un préjugé de progermanisme entretenus par un certain nombre de nos contemporains. En héritage de cette libération, notre identité régionale s'est trouvée reniée, notre langue maternelle sacrifiée, car il fallait mériter d'être français .

S'il n'y a plus guère d'habitants aujourd'hui pouvant témoigner de cette sombre période, quelques villageois en conservent un souvenir d'enfant ou d'adolescent.

Au-delà des incontournables commémorations patriotiques, il est du devoir du Cercle d'Histoire de continuer à transmettre ce qu'ont vécu nos ascendants dans cette période tourmentée. Celle-ci a laissé dans la mémoire collective des Alsaciens des cicatrices toujours pas bien fermées, en particulier la souffrance des laissés pour-compte de l'histoire : les incorporé(e)s de force.



Photo Ernest Huther, le 21/11/1944

Marie-Christine et le comité de rédaction.



Il y a 80 ans, à Morschwiller-le-Bas

Généalogie : la famille STRAUSS, entre Heimsbrunn et Morschwiller-le-Bas

Pierre Louis STRAUSS, né le 25 août 1853 à Heimsbrunn, est venu à Morschwiller-le-Bas pour épouser Augustine KIRCHHOFF en 1888. Le couple s'est installé chez les parents d'Augustine au n° 101 de la rue principale (actuellement 80 rue de la 1^{ère} Armée Française). D'abord agriculteur, il y a ouvert un restaurant vers 1890 et l'a nommé « Zur Sonne », c'est-à-dire « Au Soleil ».

Pierre et Augustine ont eu 5 enfants, dont un garçon décédé à l'âge de 3 ans.



Au décès de Pierre en 1906, c'est sa veuve Augustine qui a poursuivi l'exploitation de l'auberge.



A partir des années 1920, son fils René, né le 31 août 1892, a pris le relais. Il a épousé Marguerite WILDEMANN en 1925 et ils ont eu deux filles, Monique (née en 1926) et Jacqueline (1929-2024).

Jusqu'au milieu des années 1960, René et son épouse Marguerite ont dirigé ce café-restaurant conjointement à leurs activités agricoles.

D'après les archives de l'association La Fraternelle, qui y tenait régulièrement des réunions, c'est Auguste, le frère aîné de René, qui gérait l'établissement en 1965. Il était l'époux d'Anne Marie BALDECK, fille de l'aubergiste Gustave BALDECK qui tenait « Le Reeberg » jusqu'en 1922, dans la maison où se trouve le nouveau cabinet médical au 49 rue de Mulhouse.

Un autre membre de la famille, Thiébaud STRAUSS, né le 22 janvier 1889 à Heimsbrunn, est à l'origine de l'entrepôt de boissons qui a livré de nombreux établissements et des particuliers pendant plus de 90 ans. Thiébaud était le cousin de René et d'Auguste.

Commercial à la Brasserie de Lutterbach, il a fondé sa société en 1927 pour vendre cette bière et un peu de limonade. En 1930, il est entré au capital de la CTA, la Compagnie de Transports Automobiles de notre village. Dans les années 1950, il a ajouté quelques vins d'Alsace et de Bourgogne à son catalogue. Son fils Hubert a pris sa succession en 1957, puis ses petits-fils Jean et Frédéric en 1986. En plus de la bière (Météor ayant remplacé Lutterbach dans les années 1970) et du vin, c'est surtout la vente d'eaux minérales qui représentait la plus grande part de l'activité.

La société proposait également la location de matériel (tables, chaises, tonnelles, tireuses...). L'entrepôt a fermé ses portes en 2021, par suite du rachat de l'entreprise par Adam Boissons de Guewenheim.

De 1991 à 2021, Thiébaud, le frère de Jean et Frédéric, était à la tête du restaurant Strauss situé à la sortie de Heimsbrunn vers Burnhaupt.



La ligne de chemin de fer Strasbourg-Bâle

Le 13 juillet 1837, soit 4 jours avant de se voir attribuer la concession de la ligne Mulhouse-Thann (voir HistOgram 48), Nicolas Koechlin sollicite les deux préfets alsaciens afin d'obtenir les autorisations pour l'étude du projet de chemin de fer entre Strasbourg et Bâle. Il voulait ainsi devancer un projet badois identique sur la rive droite du Rhin, entre Mannheim et Bâle.

Après plusieurs mois de démarches, de recours et de débats, la loi attribuant la concession pour une durée de 70 ans à la société de Nicolas Koechlin est promulguée le 6 mars 1838. Les travaux commencent, conduits par les ingénieurs Pierre-Dominique Bazaine et Paul-Romain Chaperon.

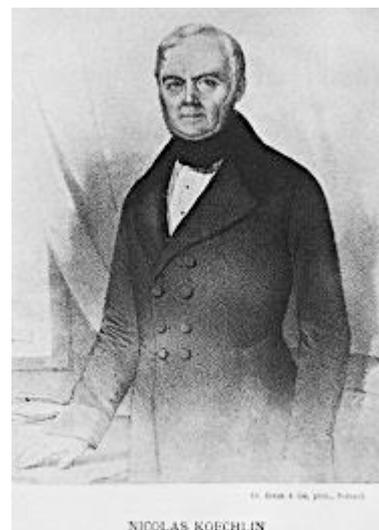
Fin 1839, de nombreuses manifestations s'opposent encore à cette ligne, surtout dans la région de Sélestat. Les agriculteurs craignent que les terres, les champs et les vignes de part et d'autre de la voie ferrée ne soient plus exploitables du fait de la pollution par les fumées des locomotives, que les herbages se couvrent de suie au point de noircir le lait des vaches, que les chevaux de labour soient effrayés par le bruit des trains...

Par ailleurs, le transport de marchandises sur le Rhin et sur le canal du Rhône au Rhin est menacé de concurrence.

La construction de cette ligne, passant par 38 communes avec 30 stations, a nécessité l'achat de 12 000 parcelles appartenant à 5 000 propriétaires différents, soit un total de 400 hectares pour un montant de 5,6 millions de francs. Avec la réalisation de 236 ouvrages d'art, la mise en place des rails et du ballast, l'achat du matériel roulant et les frais d'entretien pendant 1 an, le coût total a atteint près de 14 millions de francs.

La ligne est mise en service par tronçons entre octobre 1840 et août 1841.

Le 22 août 1841, son exploitation sur 134 km entre Strasbourg-Koenigshoffen et Saint-Louis débute : 5 000 voyageurs l'empruntent ce jour-là.



L'inauguration officielle a lieu les 19 et 20 septembre 1841.

A cette date, c'est la ligne la plus longue de France. Elle gagnera son titre de ligne internationale le 11 décembre 1845 avec l'ouverture de la section entre Saint-Louis et Bâle. Après de longues tergiversations concernant son emplacement, la gare de Strasbourg accueille le train le 11 juillet 1846 et les 141 km de la ligne Strasbourg-Bâle sont finalement en service.

Pour l'année 1842, on comptabilise 725 000 personnes et 26 000 tonnes de marchandises transportées, soit une recette de 1,85 millions de francs.

Nicolas Koechlin et ses associés ont investi une part considérable de leur fortune dans cette aventure. Les bénéfices n'étant pas à la hauteur de ceux escomptés, ils réussirent à éviter la ruine en fusionnant avec la Compagnie du chemin de fer de Paris à Strasbourg fin 1853.

A partir d'octobre 1848, grâce à son coût avantageux (13 à 14 cts par tonne et par km), le transport de marchandises par rail supplante le transport routier par voitures attelées (22 à 25 cts). Il reste néanmoins un peu plus cher que le transport fluvial (11 cts).

Une anecdote pour finir :

En mai 1858, l'une des neuf locomotives circulant sur la ligne Strasbourg-Bâle a été saisie par les douanes de Mulhouse parce qu'elle servait à la contrebande. En effet, des cheminots se livraient à un trafic clandestin de marchandises entre la France et la Suisse. Lors d'une fouille, les douaniers ont trouvé 78 coupons suisses de mousseline brodée et 8 kg de sucre et de café cachés dans deux cavités du tender de la locomotive. Le mécanicien et le chauffeur ont été condamnés à 8 jours de prison et 3000 francs d'amende.

Ces femmes alsaciennes qui ont marqué l'Histoire : Marie-Antoinette Lix (1839-1909)

Quel destin hors du commun que celui de cette colmarienne, partie en Pologne pour y être préceptrice, puis soldate uhlan déguisée en homme pour combattre les Russes, infirmière, correspondancièrre, receveur des Postes et enfin engagée contre l'armée prussienne en 1870 !

Née le 31 mai 1839 au 76 de la Grand-Rue à Colmar, orpheline de mère à l'âge de 4 ans, Marie-Antoinette Lix est élevée par son père, un ancien officier reconverti en aubergiste. Celui-ci l'initie à l'équitation, au tir et à l'escrime et l'appelle « Tony ». A l'âge de 10 ans, elle ne sait ni lire ni écrire et, sous la pression de son entourage, son père la confie en 1850 au pensionnat des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé.

Élève brillante, elle obtient son brevet d'institutrice à 17 ans et elle part en Pologne pour exercer la fonction de préceptrice dans la famille Lubienski à Sycz. Elle y devient la meilleure amie et confidente de la comtesse.

En 1863, lors de l'insurrection polonaise, elle revêt un uniforme militaire, se fait passer pour un homme et galvanise un détachement de 300 Polonais victimes d'une embuscade tendue par 800 soldats russes. Elle remporte là une victoire inespérée.

Engagée sous le nom de Michel Lix, elle avance rapidement en grade et finit par être nommée lieutenant des uhlands (lanciers à cheval). Blessée à la poitrine, elle est prise en charge par une religieuse qui, découvrant son secret, se débrouille pour la faire soigner dans un couvent. Encore convalescente, elle est arrêtée par les Russes. Elle parvient à être expulsée vers la Prusse grâce à un passeport établissant sa qualité de « Français ». Installée à Dresde avec la famille Lubienski, elle suit des cours de médecine et obtient le diplôme d'infirmière de la Croix Rouge qui vient juste d'être créé.

Rentrée en France en 1865, elle devient correspondancièrre en langues étrangères dans une maison de commerce du Nord. Lors de l'épidémie de choléra qui sévit à Lille en 1866, Marie-Antoinette Lix se dévoue jour et nuit pour soigner les malades.

Par faveur spéciale du Ministre de l'Intérieur, elle obtient en 1869 d'être nommée receveur des Postes à Lamarche dans les Vosges. Lorsque éclate la guerre de 1870, elle cherche à se faire engager dans l'armée régulière française. N'y parvenant pas en raison de son genre, elle rejoint la compagnie des francs-tireurs de Lamarche. Son nom de guerre est « Lieutenant Tony ». Après plusieurs actions d'éclat, elle quitte sa compagnie qui venait d'être fondue dans l'armée placée sous le commandement du général Garibaldi et entre au service des ambulances.



A la fin du conflit, elle retrouve son bureau de poste qu'elle quitte en 1880 pour un débit de tabacs.

Retirée ensuite à Paris, elle entreprend une courte carrière littéraire et signe 4 romans à caractère patriotique sous le pseudonyme de « Tony Lix ».

Admise en 1898 à l'hospice de Saint-Nicolas-de-Port, elle y décède en 1909. Elle est inhumée au cimetière local. Une plaque commémorative orne sa maison natale à Colmar (photo CHMLB ci-contre)



L'énigme du professeur Gérard. Convivialité et convives

Au temps où une bonne part de notre vie sociale se déroulait dans les différents cafés-restaurants de notre village, les membres et les amis de la Chorale Sainte-Cécile se sont un jour retrouvés pour un repas festif autour d'un grand Stàmmtisch.

Toutes les places étaient occupées :

- 7 femmes avaient une femme à leur droite.
- 12 femmes avaient un homme à leur droite.
- 3 hommes sur 4 avaient une femme à leur gauche.

Combien y avait-il de personnes à ce repas ?



Banquet dans la salle Beil à l'Agneau d'Or

Les châteaux de notre région. Épisode n°2 : la maison forte de Mulhouse (Jean-Marie Nick)

Connu généralement sous la dénomination de "maison forte de Mulhouse", un bâtiment d'origine médiévale, situé 12 Grand-Rue à Mulhouse, a été transformé aux 18^e et 19^e siècles et démonté en 1983. Selon les publications de l'*Inventaire du patrimoine en Alsace*, la construction daterait peut-être d'avant l'édification du mur d'enceinte de la ville de 1224. L'*Inventaire* précise que « son mur gouttereau sur le fossé (interrompait) l'enceinte », ce qui signifierait son antériorité aux remparts. Selon les auteurs, les avis divergent sur la qualification de « maison forte ».

Il existe cependant un fort consensus dans la presse régionale et les médias pour continuer à dénommer "maison forte", c'est-à-dire fortifiée militairement parlant, ce bâtiment aujourd'hui disparu.



La « maison forte » avant sa démolition (Doc. « Inventaire du patrimoine en Alsace »)



Disparu ?

Pas tout à fait, puisque l'équipe de l'Écomusée d'Alsace à Ungersheim a récupéré un certain nombre de pierres de l'édifice mulhousien et, de 1985 à 1990, a entièrement créé sur place un château villageois à partir de ces fragments. (Photo JMN ci-contre)

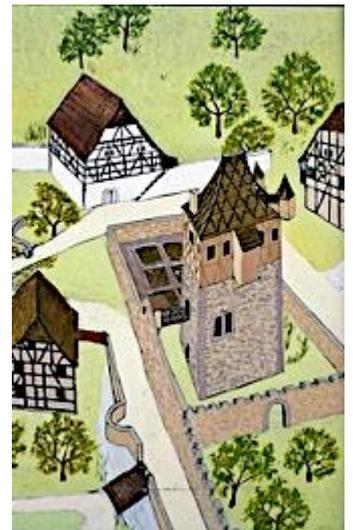
Il n'y avait évidemment pas de maison forte à l'emplacement aujourd'hui occupé par l'écovillage.

Qu'est-ce qu'une maison forte ?

Grâce aux connaissances actuelles de ce type de bâtiment médiéval, le directeur de l'époque, l'historien et archéologue Marc Grodwohl, et ses collaborateurs ont construit à partir de 1985 (12 ans avant Guédelon !) et durant près de cinq campagnes, ce château de plaine qui évoque les résidences nobles qui se sont multipliées dans les villes et les villages entre les 12^{ème} et 14^{ème} siècles. Généralement avec des tours quadrangulaires hautes de trois ou quatre étages, elles sont parfois érigées sur mottes (terres artificielles) ou même entourées d'eau (petites Wasserburgen). Plus tard et en fonction de la place disponible, des tours complémentaires de défense leur sont parfois adjointes.

De vocation à la fois résidentielle et militaire, les maisons fortes sont l'œuvre des mêmes équipes de bâtisseurs que celles qui créent les châteaux forts et les églises. Pour la "pseudo" maison forte de l'Écomusée, il faut spécifier que de très nombreux donateurs ont souscrit durant les années 1980 à l'achat symbolique des pierres nécessaires à l'érection du bâtiment. Celui-ci intègre à merveille le village-musée et rappelle ainsi les tutelles qui ont régi la vie politique dans les communes d'antan.

Le dessin ci-contre du château-maison forte de l'Écomusée d'Alsace à Ungersheim a servi de publicité à partir de 1985 pour populariser le projet de Marc Grodwohl et de sa fameuse équipe.



(À suivre)

Solution de l'énigme du professeur Gérard. Convivialité et convives

Chaque femme avait à sa droite un homme ou une femme.

En tout il y avait donc : $7 + 12 = 19$ femmes.

Il y avait 12 hommes ayant une femme à leur gauche et ces 12 hommes correspondaient à 3 hommes sur 4 donc

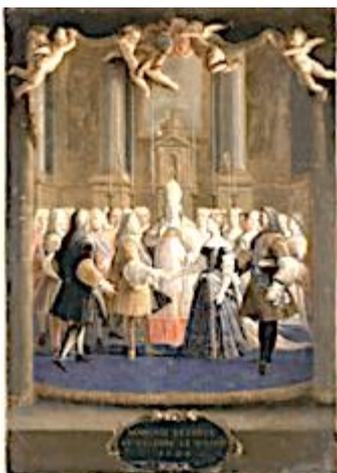
il avait $\frac{4}{3} \times 12$ hommes = 16 hommes.

Donc, en tout, il y avait : $19 + 16 = 35$ personnes.

Il y avait 35 personnes à ce repas.

Mariage par procuration à Strasbourg de Marie Leszczynska avec Louis XV

Stanislas 1^{er} Leszczynski, roi de Pologne, est détrôné en 1709. La famille royale déchue et ruinée s'est réfugiée en Alsace. Après d'étonnantes intrigues de Cour, sa fille unique Marie Leszczynska (1701-1768) est choisie parmi 17 candidates pour devenir l'épouse du jeune roi Louis XV qui n'a alors que 15 ans.



Mariage de Louis XV à la chapelle de Fontainebleau

Le mariage est célébré le 15 août 1725 en la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg par le cardinal-évêque Armand-Gaston de Rohan, en l'absence du roi représenté par le Prince Louis, duc d'Orléans.

Ce n'est qu'après ce mariage « par procuration » que la mariée peut être traitée « selon son rang » et rejoindre le surlendemain la Cour royale. L'acte de mariage figure dans les registres paroissiaux strasbourgeois.

Les cérémonies nuptiales officielles se dérouleront ensuite à Fontainebleau le 5 septembre suivant.

Louis XV apporte en dot à son beau-père le duché de Lorraine.



Portrait du couple royal par Van Loo, gravure de Moyreau

Un médecin royal au 18^{ème} siècle juge l'alimentation des Alsaciens

Le docteur Benoît MAUGUE (1657-1749), médecin et naturaliste auvergnat, occupa un temps la fonction d'inspecteur royal de la Santé en Alsace.

En 1725, il eut notamment la charge d'enquêter sur la santé de la fille du roi Stanislas avant son mariage avec Louis XV.

Il a rédigé un manuscrit intitulé *Histoire naturelle de la province d'Alsace* qui ne nous est pas parvenu mais dont on connaît quelques extraits.

S'il a su bien gérer sa santé jusqu'à l'âge canonique de 92 ans, cet archiâtre avait une piètre opinion de l'hygiène alimentaire des Alsaciens : « **Que peut produire un genre de vie tel que celui des Alsaciens sinon un sang grossier, épais, froid et mal travaillé ?** ».

Il fonde son jugement sur le régime alimentaire des habitants, mauvais gastronomes à son avis, qui mangent peu de bonne viande mais beaucoup de mauvaise et s'étonne de la place qu'occupe la choucroute sur les tables alsaciennes.

Quelques décennies après Molière et son *Malade Imaginaire* (1673), la médecine avait encore tout à inventer ou presque.



Estampe anonyme réalisée pour la pièce de Molière, « Le malade imaginaire », XVII^e siècle. BNF.

Insolite. Faute d'avoir le roi au mariage de Marie Leszczynska, les invités ont eu « la patate »

Un chroniqueur de l'église de Saint-Pierre-Le-Jeune rapporte que les hôtes français du festin des noces de la reine Marie Leszczynska à Strasbourg ont fort apprécié (certains pour la première fois de leur vie) « **ce mets nouveau qu'est la pomme de terre** ».

A propos de Louis XV



Louis XV est le seul roi de France né et mort au château de Versailles. Il y est né le 15 février 1710 et mort le 10 mai 1774. Il est l'arrière-petit-fils de Louis XIV.

Lors de l'hiver 1709-1710 un froid intense frappe l'Europe du Nord et il fait -30° à Paris.

N'étant que le cadet, Louis XV n'aurait jamais dû régner, mais ses frères aînés sont morts de la rougeole qui sévissait à cette époque. Il échappe à la rougeole grâce à la vigilance de sa gouvernante Mme de Ventadour qui refuse les saignées pratiquées en série à cette époque. N'étant âgé que de 5 ans à la mort de son grand-père, c'est son cousin, le duc d'Orléans qui assura la Régence du Royaume jusqu'à la majorité du jeune roi, à 13 ans.

Ci-contre, Louis XV en costume de sacre, huile sur toile de Louis-Michel van Loo, (1762).

Ces industries qui ont prospéré dans notre région au 18^{ème} siècle (première partie)

1- Klingenthal ou la vallée des lames

En 1730 naît dans la vallée de l'Ehn, à l'Ouest d'Obernai, une Manufacture d'armes blanches. Le roi a souhaité que ces armes, achetées jusque-là à Solingen (Westphalie), réputée mondialement dans cette production, soient fabriquées en France. Ce sont justement des ouvriers spécialisés de Solingen qui sont débauchés pour contribuer au succès de l'entreprise.

L'équipe composée de maîtres-forgeurs, affineurs, maîtres-trempeurs, maîtres-aiguseurs, graveurs-doreurs allemands compte 25 ouvriers dès son démarrage. Leur intégration est facilitée par le partage de la langue germanique.

Appelée *Clinquetall* par le secrétaire de l'intendant d'Alsace, la Manufacture est dirigée par l'industriel Henri Anthès, directeur des forges d'Oberbrück près de Masevaux et de Rothau, dans la vallée de la Bruche. Elle est établie au milieu des bois, à proximité d'un cours d'eau rapide et abondant.

Elle produit en série des lames d'épée, des baïonnettes, des sabres droits et courbes, des coutelas de chasse et autres armes tranchantes de grande qualité. Elle dispose pour 30 ans d'un privilège exclusif de fabrication d'armes blanches et d'un crédit royal de démarrage de 50 000 livres.

La Manufacture jouit très vite d'une réputation de qualité.

En 1836, la production d'armes blanches est transférée à Châtelleraut et la Manufacture de Klingenthal devient une entreprise privée gérée par la famille Coulaux et plus tard, société Coulaux et Compagnie. Le savoir-faire en matière d'armes blanches n'est pas perdu : en plus des sabres pour les officiers, l'entreprise fabrique également les sabres-baïonnettes pour les fusils Chassepot produits aux usines Coulaux à Mutzig. Mais elle se spécialise surtout dans la fabrication de faux et de faucilles.

Le 1er février 1962, faute d'avoir trouvé un nouveau créneau de fabrication, les ateliers de la société Coulaux & Compagnie sont fermés définitivement.

La Manufacture a laissé son nom au site de Klingenthal. On peut visiter à Boersch la Maison de la Manufacture d'Armes Blanches, qui propose une riche découverte du site et de ses activités.



2- Le pétrole de Pechelbronn

En 1733, l'étudiant en médecine Jean-Théophile Hoeffel prépare sa thèse. Partant d'un écrit de Herzog de 1592 évoquant une « source de matière grasse qui sent le pétrole » dans une prairie près de Lampertsloch (à proximité de Wissembourg), il enquête sur place sur ce qu'on appelle à l'époque le « Baechel-Brunn ». Cette source semble être connue depuis des siècles par les paysans locaux, qui l'utilisaient notamment pour soigner la gale des gens et des bêtes ainsi que les inflammations cutanées ou pour graisser les essieux de leurs chariots. Sa thèse, qui développe surtout les vertus médicinales de la source du site, éveille un vaste intérêt qui ouvre le champ à la distillation du pétrole.

Le gisement des sables pétrolifères de Lampertsloch fait l'objet d'une autorisation de prospection par un médecin grec Eryn d'Erinnys qui crée en 1740 la première compagnie pétrolière par actions de France. Ce dernier a découvert dans cette source et surtout dans des gisements bitumeux alentour, de précieux produits chimiques : soufre, sels minéraux, arsenic et naphte. On espérait alors extraire des quantités de cambouis, produit cher à l'époque, précieux pour le graissage des voitures hippomobiles, ainsi que de la poix pour l'étanchéisation des coques de bateau.

Il faudra attendre 1857 pour que la première raffinerie produise l'huile blanche, le pétrole des lampes. Le champ pétrolifère atteindra 26 km de long sur 2 à 6 km de large.



La cité Boussingault et la raffinerie.
Carte postale ancienne



Fondée en 1922, la Société alsacienne des carburants commercialise en 1926 un lubrifiant, une huile industrielle, sous le nom d'Antar.

L'exploitation du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn occupera jusqu'à 2770 salariés à son apogée et sera arrêtée en 1970.



La Loreley, entre légende, romantisme et tourisme.

*Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin,
Ein Märchen aus uralten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.*

...
*Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar
Ihr gold'nes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar,*

...
*Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn,
Und das hat mit ihrem Singen,
Die Loreley getan.*

*Je me demande d'où vient
Cette tristesse qui m'envahit
Un conte issu des temps anciens,
Hante mon esprit*

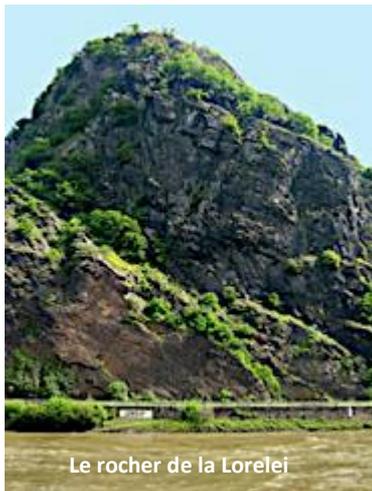
...
*La jeune fille, belle d'entre les belles,
Assise, merveilleuse, au sommet
Sa parure d'or étincelle,
Elle peigne ses cheveux d'or*

...
*Je crois qu'à la fin les vagues
Engloutissent marin et esquif,
C'est ce qu'avec son chant
La Loreley a accompli.*

(traduction Cercle d'Histoire)

Nous sommes sans doute nombreux à nous souvenir de nos cours d'allemand et de ce beau poème qu'Heinrich Heine a publié il y a deux cents ans, en 1824, dans le recueil « Heimkehr » (retour).

Au Moyen Âge, le rocher de la Loreley, d'une hauteur de 132 mètres, était déjà bien connu. Il se trouve à l'un des endroits les plus dangereux du Rhin, près de Sankt-Goarshausen entre Bingen et Koblenz dans la région de la Rhénanie-Palatinat. Le fleuve à cet endroit est étroit et atteint une profondeur de 25 mètres. Autrefois, lorsque les activités fluviales étaient moins bruyantes, un écho extraordinaire, amplifié par les eaux qui s'écrasent contre le rocher, y était perceptible.



Le rocher de la Lorelei

Beaucoup de marins, dans leurs canots en bois, se sont fracassés contre la falaise.



Statue de la nymphe sur le quai du port au pied du rocher

Dans la mythologie germanique la Loreley est une nixe, l'équivalent des nymphes grecques. Selon la légende, la Loreley est une jeune fille qui chante magnifiquement, assise sur le rocher. Les marins qui passent et l'entendent sont tellement envoûtés par ce chant si beau, si mélodieux qu'ils en oublient les courants du Rhin et sombrent dans les flots.

Pourtant ce mythe est récent : il est issu du romantisme allemand du 19^{ème} siècle. C'est en 1801 que le nom de la Loreley apparaît pour la première fois dans une ballade du poète Clemens Brentano. Il la présente comme une femme qu'un chagrin d'amour pousse à se jeter du rocher. Elle reste sur la falaise pour toujours, hantant les marins par ses chansons enchanteresses.

Mais c'est sans conteste le poème de Heinrich Heine qui l'a popularisée. En France, elle a inspiré Apollinaire, Gérard de Nerval et plus récemment les chanteurs Hubert Félix Thiéfaine et Jacques Higelin.

Dans une langue ancienne, ce nom aurait signifié « rocher murmurant » ou « rocher de l'écho ».

Le rocher de la Loreley est maintenant un lieu célèbre empreint de la nostalgie du romantisme rhénan, un site touristique très fréquenté, tant pour la beauté des lieux que pour la légende qui l'entoure.

L'automne est là ! (Photos de Gérard)

